

REVUE DE PRESSE

Libération – 15 février 2008

Maïa Bouteillet

Le Journal d'une autre, c'est cette chronique que l'écrivain russe Lydia Tchoukovskaïa tint près de vingt ans durant de ses entretiens avec la poétesse Anna Akhmatova, de dix-huit ans son aînée. Depuis ce jour de novembre 1938 où elle se rendit chez elle «*pour affaire*» jusqu'après 1956, année du rapport Khrouchtchev et de la sortie de clandestinité pour les deux opposantes au régime stalinien.

Ces «affaires» qui les réunissent ne sont autres que des renseignements qu'elles échangent pour faire libérer le mari de Lydia et le fils d'Anna. Mais leurs rendez-vous clandestins consistent surtout pour Lydia à apprendre par cœur les poèmes qu'Anna, exclue de l'Union des écrivains soviétiques et interdite de diffusion, brûle aussitôt après. Ainsi, de jeune admiratrice, elle devient le soutien, la mémoire et le seul espoir de cette figure de la résistance qui ne se résigne pas au silence. Un lien presque fusionnel se tisse au-delà de l'amitié. Au fil des pages que Lydia noircit quotidiennement, le récit de sa propre vie disparaît bientôt au profit de celle de l'«autre».

Dans la petite salle du Théâtre Paris-Villette, où seule une quarantaine de spectateurs peut prendre place, on s'y croirait vraiment. Dans cet appartement communautaire d'Anna, traversé par les bruits et les cris des voisins, où les deux femmes échangent soucis du quotidien et, à mots couverts, bribes de poèmes et inquiétudes politiques. Les comédiennes quittent bientôt le «*elle*» pour endosser le «*je*», opérant ces changements de focale par glissements successifs, toujours à juste distance.

Jusqu'à l'avènement de la langue russe, chaude et mélodieuse dans la bouche d'Isabelle Lafon, et de cette grande lassitude sur le visage de l'actrice, qui d'un coup nous fait voir la douleur, l'intransigeance aussi, de cette grande dame des lettres russes dont les maris successifs furent fusillés ou déportés et dont le fils passa dix ans en camp.

Deux tables, quelques livres, des quartiers de clémentines partagés, une étreinte rapide laissent entrevoir la force vitale du rapport qui unit les deux femmes. Les actrices sont remarquables. Particulièrement Isabelle Lafon, qui offre au personnage d'Akhmatova une vérité poignante. Sans doute parce qu'elle porte ce projet depuis plus de dix ans.

Télérama - 16 avril 2008

Daniel Conrod

Que pas un mot ne se perde.

**C'est l'histoire de deux femmes de lettres luttant contre la brutalité stalinienne.
L'histoire vraie d'une amitié.**

Une fois les escaliers gravis, un palier de taille modeste traversé, on accède à la salle dite « la salle bleue » du théâtre Paris-Villette. Deux femmes nous accueillent, du moins le croit-on... Pour un peu, on vient d'entrer chez elles. Une quarantaine de chaises sont disposées sur trois côtés de la pièce ; au fond à droite, un porte-manteau et puis une porte ouverte sur une autre pièce, un ailleurs, un lointain, un espoir. Une table de travail, un fauteuil, un empilement de livres. On ne comprend pas immédiatement ce que les deux femmes ont l'intention de faire, ni pourquoi elles nous ont invités. On rumine ces questions, on échafaude, sans même réaliser qu'on a déjà basculé dans une autre réalité. Face à nous, les deux femmes se sont pour ainsi dire effacées derrière les traits, derrière les mots, la langue, l'âme d'Anna Akhmatova, la poétesse (1889-1966), et de Lydia Tchoukovskaïa (1907-1996), l'écrivain. Des fenêtres nous parviennent les bruits de la rue. Quelquefois, une lumière ocrée nous tape doucement sur l'épaule. Nous les regardons, nous les accompagnons, errantes à travers le pays, figures pathétiques, nous les voyons transbahutées comme déchets dans les chariots de l'histoire, jetées ici, déjetées ailleurs, sans autre sol que leur parole, sans autre lanterne que leurs valeurs intimes.

Leningrad (alias Saint-Pétersbourg) dans les années 1940, la guerre, les trains, les quais de gare, les appartements collectifs, les chambres de fortune, la police, les indicateurs, les maris ou les fils embarqués de nuit, précipités dans les geôles, portés disparus, le goulag et la force des mots... C'est l'histoire d'une amitié marmoréenne entre deux femmes de lettres, dont l'une apprend par cœur la poésie de l'autre, afin que pas un seul de ses mots ne se perde. (...) A mains nues, patiemment, *Journal d'une autre* réinvente à sa façon l'espace du théâtre et le théâtre tout court.

L'Humanité – 6 février 2008

Aude Brédy

S'absorber de l'autre par temps de peur

Résistance . *Journal d'une autre*, d'après Notes avec Anna Akhmatova de Lydia Tchoukovskaïa, est un instant de théâtre simple, sensible et exigeant.

La Russie ne lit plus aujourd'hui sous le manteau la poétesse Anna Akhmatova. Reste le poème Requiem, dédié aux victimes du stalinisme, qui n'y est toujours pas publié... De son vivant (1889-1966) l'auteure connut la pire censure. Dès 1925, elle est officiellement interdite, avant d'être mise à l'index jusqu'en 1940. En 1946, sur injonction de Jdanov, elle est exclue de l'Union des écrivains soviétiques et, partant, interdite d'édition et de diffusion. Ses mots cependant se transmettent, bourdonnent ça et là...

Dès 1938, au coeur des purges staliniennes, Anna Akhmatova a la visite régulière d'une autre femme de lettres, souvent menacée aussi, Lydia Tchoukovskaïa (1907-1996), qui vient « pour affaire » : pour échanger des informations sur les moyens de libérer le mari de Lydia et le fils d'Anna, récemment arrêtés. Le premier sera fusillé très vite, sa femme l'apprendra des années plus tard ; le second reviendra après dix ans de déportation.

Les deux femmes se parleront. Beaucoup. De poésie, de littérature bien sûr, de politique encore, de résistance individuelle et de révolte. Et il y a la prose : le thé, les gâteaux à partager quand il y en a, le tumulte d'une mère battant son enfant dans l'appartement communautaire d'Anna. Lydia, plus jeune, écoute Anna qu'elle admire et qui la vampirise parfois. Très vite, elle note le détail de leurs entretiens. Entre ces deux femmes aussi, un « rituel beau et douloureux » : Lydia apprend par coeur les poèmes d'Anna, qui les brûle. Isabelle Lafon nous avait laissés sans voix en 2002 avec *Igishanga*, d'après le livre de Jean Hatzfeld, *Dans le nu de la vie - Récits des marais rwandais*. Elle est ici Anna, longtemps silencieuse. Car Lydia d'abord raconte : Anna, qui mettra en lumière un peu de ce qu'elle est, elle, Lydia, qui sacralise trop l'acte d'écrire qui est déjà jaillissement nécessaire chez son aînée. D'Anna, elle écrit finalement le journal, l'âme. Ce motif-là

frémit dans le jeu précis, sensible des comédiennes, qui font la part belle aux sensations, et dans les improvisations, qu'elles ont greffées au texte où il a fallu déchiffrer l'autocensure, l'interdit. (...)

Rue 89 – 6 février 2008

Jean-Pierre Thibaudat

. "Entretiens avec Anna Akhmatova", c'est le titre d'un livre publié par Lydia Tchoukovskaïa. Traduit il y a un quart de siècle chez Albin Michel, il est le pendant de "Contre tout espoir" de Nadejda Mandelstam, la veuve du poète proche d'Akhmatova.

Lydia fut l'amie et la confidente de la grande poétesse russe de Saint Pétersbourg. Elles se sont connues dans les pires années staliniennes: le mari de Lydia a été arrêté (on va le fusiller), le fils d'Anna vient de l'être, elles vont s'épauler, se fâcher, se retrouver.

Cela commence ainsi: l'une lit le livre des "Entretiens", l'autre l'écoute. Puis indiciblement les personnages prennent littéralement corps, s'émondent des pages du livre (et d'autres livres). C'est d'autant plus troublant que l'une des actrices a un visage qui n'est pas sans rappeler celui d'Akhmatova. Bientôt, cette dernière parle russe, tout se renverse doucement, la Russie d'hier fait écho à celle d'aujourd'hui.

Témoignage Chrétien – 7 février 2008

Jean-Pierre Han

À l'opposé des grandes machines théâtrales données dans de grandes institutions avec plus ou moins de bonheur, existent des productions bien plus modestes dont la réussite est éclatante. Deux comédiennes aux parcours confirmés se sont retrouvées pour nous donner à entendre et à vivre *Le Journal d'une autre*. Soit les paroles de la grande poétesse soviétique Anna Akhmatova recueillies par l'écrivain Lydia Tchoukovskaïa, sa cadette de huit ans. La matière des notes prises par Lydia Tchoukovskaïa est étonnante et précieuse. Au plan historique et intime, c'est toute une période de la « douloureuse » histoire soviétique sous le régime stalinien qui est évoquée. Au moment où commence, en 1938, l'échange entre les deux femmes, le fils d'Anna et le mari de Lydia sont arrêtés; les deux femmes sont entre attente et démarches pour les faire libérer. Ce qui se tisse entre elles est éminemment subtil, comme est subtil l'entrecroisement entre les conversations sur la poésie, la littérature et les petites anecdotes de la vie quotidienne... Mais plus étonnant encore est l'entrecroisement qu'opèrent les deux comédiennes. Entre elles aussi se tisse quelque chose de rare qu'elles parviennent à faire passer aux spectateurs invités dans l'ancien appartement du théâtre de Paris-Villette transformé (à peine) en salle de spectacle. Elles habitent véritablement ce lieu singulier, parviennent à passer subrepticement d'un registre de jeu à l'autre sans que nous ne nous en rendions compte. Le spectacle commence par une lecture à la table semble-t-il, et puis, de glissement en glissement, nous voilà bientôt ailleurs. Du très grand art, décidément.

Fréquence Paris Plurielle 106.3 - 6 février 2008

(...) Le spectacle débute par la lecture d'*Entretiens avec Anna Akhmatova* par son auteur: "Aujourd'hui, je suis allée voir Anna Akhmatova...".

On est probablement en 1980 et Lydia Tchoukovskaïa relit les épreuves de son bouquin. Pendant un moment, on assiste à la progression de leurs rencontres régulières, puis, comme dans une partition musicale, l'autre comédienne, Isabelle Lafon, qui était restée silencieuse, intervient, par petites touches. Le dialogue s'instaure, le texte disparaît, la chambre de l'appartement communautaire dans lequel avaient lieu ces rencontres

devient tout naturellement la nôtre, les bruits environnants (voisins, etc.), notre lot quotidien. On est complètement suspendu à leurs mots et à leurs silences. On est sous le charme.

C'est un beau spectacle, intelligent, que l'on sent avoir été longuement mûri...

L'Arche – février 2008

La poétesse russe Anna Akhmatova est née en 1889 et connaît le succès à Saint-Pétersbourg dès l'âge de 22 ans. Mise à l'index vers 1925, elle revient en grâce pendant la guerre avec ses poèmes affichés sur les murs de Stalingrad. Après la guerre, Anna Akhmatova est exclue de l'Union des écrivains soviétiques. Ses écrits deviennent clandestins jusqu'en 1956. Elle obtiendra un visa pour la première fois à 75 ans.

Sous les purges staliniennes commencent ses entretiens avec Lydia Tchoukovskaïa, fille l'écrivain Korneï Tchoukovski, dont le mari est fusillé en 1938. Lydia elle-même fuit Leningrad, écrit deux textes, *Sophia Petrovna* et *La plongée*, qui circulent et seront publiés dans les années 1980, et des lettres ouvertes aux journaux soviétiques pour la défense de Sakharov, Soljenitsyne et les autres intellectuels. Les deux femmes se voient et se téléphonent chaque jour. Lydia mémorise les textes qu'Anna brûle ensuite. Elles parlent de la politique, de la survie, mais aussi du thé, des gâteaux, des petites choses de la vie. Isabelle Lafon, qui a mûri son projet durant quelques années, en avait parlé au téléphone avec Tchoukovskaïa, peu avant sa mort.

Historia – février 2008

Evelyne Sellés-Fischer

En 1938, l'écrivain Lydia Tchoukovskaïa rend visite à Anna Akhmatova, figure centrale de la poésie russe. Dans ses notes codées, Lydia parle de visite « pour affaire » mais le but est d'échanger des renseignements sur les démarches que toutes deux ont entreprises pour libérer un fils et un mari arrêtés. Les entretiens, qui traitent de littérature, de deuils et... de sachets de thé, dureront jusqu'en 1962. Ces secrets partagés dans un appartement communautaire avec, en fond sonore, les bruits des autres occupants, mêlent la censure, les menaces, les interdictions. En 1946, Anna est exclue de l'Union des écrivains soviétiques pour érotisme, mysticisme et indifférence politique. Mais ses poèmes circulent sous le manteau. Akhmatova, « exilée de l'intérieur », est pour Staline la femme à abattre.

Ses amis et proches sont traqués, déportés, exécutés. Après le rapport Khrouchtchev, elle sera à nouveau publiée, sauf son Requiem, dédié aux victimes du stalinisme, qui ne paraîtra en Russie qu'en 1980. Les comédiennes font surgir ces deux figures hors du commun dans un aller-retour de mots et d'émotions.

TTT Télérama - 17 juin 2009

Sylviane Gresh

Le poétesse Anna Akhmatova reçoit Lydia Tchoukovskaïa, une jeune écrivaine, dans une pièce de son appartement communautaire. Nous sommes dans la Russie communautaire des années 1940, puis 50 et 60. Le spectacle est joué dans une petite salle du théâtre Paris-Villette : quelques tabourets, une table, des livres, presque rien. Tel quel, il constitue une sorte de samizdat théâtral, un spectacle clandestin et marginal qui plonge

pourtant au cœur de l'histoire. Les deux femmes se parlent : de l'eau qui gèle, d'une tarte aux pommes, du feu qui manque, mais surtout Lydia apprend par cœur les poèmes interdits d'Anna avant de les brûler. La parole fluide qui circule entre elles les fait tenir debout. Isabelle Lafon joue Anna Akhmatova avec une passion retenue, intensité et humour. Johanna Korthals Altes fait une Lydia sensible et plus fragile. Autant qu'un geste de dénonciation de l'histoire passée, le spectacle constitue une manière de résister "ici et maintenant" aux violences d'aujourd'hui.

Nouvel Observateur – 25 juin 2009

Jacques Nerson

La poésie bâillonnée

En 1938, à l'apogée des grandes purges staliniennes, Lydia Tchoukovskaïa, jeune critique littéraire, visite à Leningrad l'illustre poétesse Anna Akhmatova, de dix-huit ans son aînée. Cette dernière est interdite de publication depuis 1922. Ce n'est pas seulement l'admiration qui incite Lydia à pousser sa porte : elle vient demander conseil, car son mari a été appréhendé presque en même temps que le fils d'Anna. Leurs démarches se révéleront infructueuses. Le fils d'Anna ne reviendra de Sibérie qu'en 1956. Quant au mari de Lydia, il avait été exécuté aussitôt après son arrestation sans qu'on l'en informât. Au fil des ans, leur confiance mutuelle se renforce. Ainsi Lydia apprend par cœur certains poèmes compromettants qu'Anna peut conserver par-devers elle. Dans "Notes sur Anna Akhmatova", Lydia raconte leur amitié. On y trouve peu de violentes sorties contre le régime. A quoi bon, puisque les deux femmes se comprennent au quart de tour ? Cependant, ces menus faits qu'aucun commentaire n'enrobe permettent, mieux que tous les discours, d'éprouver charnellement la terreur qui règne alors en URSS. Une table couverte de livres, des chaises, deux actrices impliquées corps et âme dans ce face-à-face : Isabelle Lafon (le spectacle s'est fait sur son initiative) et sa partenaire Johanna Korthals Altes. Le théâtre dans ce qu'il a de plus élémentaire et irremplaçable. Une perfection.

Studio Théâtre du 20/06/09– France-Inter

Laure Adler –

C'est magnifique parce qu'en apparence c'est rien. Il faut aller vous écouter, c'est un spectacle absolument remarquable, captivant, hypnotique et bouleversant.

Peggy Sastre – blog Ex-utero –nouvelobs - 19.06.09

Que reste-t-il ? La fornication ?

La première, c'est Lydia Tchoukovskaïa. Elle est venue voir l'autre, Anna Akhmatova « pour affaires ». Les affaires, en 1938 à Leningrad, c'est savoir comment écrire à Staline pour faire libérer son mari, Matvei Bronstein. Elle raconte aussi la dérision de taper à la porte de cette femme, dont les vers résonnent en elle depuis son enfance. Son admiration, sa timidité, la honte de la saluer, quand, avec ses airs gauches et ronds, elle la croise, hiératique, dans la rectitude de la perspective Nevski appuyant encore un peu le contraste de la scène. Mais aujourd'hui elle est là « pour affaires », elle qui ne sait pas encore que l'époux a été fusillé le jour même de son arrestation, elle qui a encore de

l' « espoir » qu'une lettre bien tournée puisse faire quelque chose, puisse infléchir l'instinct sanguinaire du tyran. Staline, dira plus tard dans la pièce Anna Akhmatova jouée par Isabelle Lafon, le plus grand bourreau de toute l'Histoire, à côté duquel Hitler et Gengis Khan réunis font bien pâle figure.



La pièce, *Journal d'une autre*, adapté des *Entretiens avec Anna Akhmatova* de Lydia Tchoukovskaïa, débute sur ce genre d'humour noir, d'humour triste propre aux situations absurdes, comme celles de l'URSS stalinienne, où du jour au lendemain n'importe qui pouvait être arrêté, déporté, fusillé, pour un fait du Prince, un caprice étatique, un jour un directeur d'usine, un autre un intellectuel, le troisième un membre du Parti. Des millions de morts silencieux, comme ces yeux dotés d'une vie propre qui attendent aux portes des prisons. Anna Akhmatova, dans un coin, s'amuse : elle partage une année de naissance avec Hitler, et aussi avec Chaplin, une année ambiguë, s'il en est.

La pièce, mise en scène par Isabelle Lafon, est un joyau – comment trouver d'autre qualificatif ? Concis, bref (1h20) – mais peut-être déjà trop long pour toute la puissance qu'elle impose, parfois insupportable, comme l'énième marque d'une Histoire passée, laissée faire, bientôt oubliée (ouf). La puissance de poèmes appris par cœur pour être brûlés sur papier, pour ne pas laisser de traces, de preuves, utilisables dans un procès politique (ou sans), la puissance d'une pensée surveillée, traquée, réduite à sa plus simple expression (quand d'autres, à la même époque sur la Kolyma, s'enfonçaient des crayons dans la main, assurance de chair contre la confiscation de l'outil inutile pour casser des cailloux sur une terre gelée), la puissance des tracasseries quotidiennes, le vol du sucre, du thé, les perquisitions éclair, les intimidations, les amis qu'on rend fous. La puissance d'un art poétique : il faut écrire pour que chaque mot donne l'impression d'être là depuis 1000 ans, transformer les mêmes termes avec lesquels on s'invite à prendre un verre, en morceaux d'éternité.

Anna Akhmatova fut censurée par le régime stalinien pour cause de manque de pertinence sociale (comme ces airs de Chostakovitch, trop complexes pour être sifflotés, avec entrain, sur le chemin de l'usine). De façon tout aussi inutile, son mari, Nikolaï Goumilev, fut fusillé et son fils, Lev, restera au goulag de 1938 à 1956 (il sera tout de même brièvement libéré pour combattre dans l'Armée Rouge, qu'on se rassure). Aujourd'hui, dans la petite salle bleue du Théâtre de la Villette, Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes transforment la futilité en urgence. Allez-y.

**www.froggydelight.com – le site Web qui frappe toujours 3 coups
juin 2009**

Isabelle Lafon a puisé dans un recueil de notes d'une femme de lettres, Lydia Tchoukovskaïa, rédigé dans une forme symétrique au genre littéraire du journal - d'où le titre "*Journal d'une autre*" - qui retracent ses rencontres avec sa compatriote, Anna Akhmatova, poétesse renommée dont elle devient la légataire intellectuelle de son vivant.

Ce journal est celui d'une rencontre entre deux femmes de générations et aux personnalités différentes prises dans la tourmente du soviétisme et des purges

staliniennes, dont le parcours révèle de nombreuses similitudes. Unies par une communauté intellectuelle, elles partagent la même conscience politique et le même sort réservé aux intellectuels déviationnistes condamnés au silence, un silence garanti par la déportation de leurs proches.

Mais le silence n'empêche pas la pensée, une pensée qui doit se contenter de l'oralité pour se transmettre, survivre aux événements et éclairer les générations futures. Et une parole, essence même de l'homme, moyen d'être au monde mais également force de résistance qui est la première cible de tous les pouvoirs totalitaires avant même l'extermination physique des opposants.

Dans la petite salle bleue du Théâtre Paris-Villette implantée en étage dans des pièces d'habitation, Isabelle Lafon signe une mise en scène sobre dans un décor sommaire. Point besoin comme elle le note de "reconstituer dans un luxe de décor la pauvreté", en l'occurrence celui de l'appartement communautaire dans lequel les deux femmes se retrouvent périodiquement. Elle apporte également un caractère quasi intemporel, malgré son ancrage historique, à une thématique universelle.

Le couple de comédiennes fonctionne en symbiose bien tempérée. Johanna Korthals Altes, la rousse, interprète avec une sérénité fougueuse le rôle de la jeune romancière fascinée par la figure tragique de la poétesse personnifiée par Isabelle Lafon, la brune. Celle-ci porte subtilement le verbe incandescent et dévorant de "l'exilée de l'intérieur" ténébreuse et charismatique.

Quand le spectateur entre dans la salle, les personnages à la présence tranquille sont déjà présents, comme l'émanation d'esprits bienveillants qui l'attendent pour lui transmettre leur parole et leur mémoire, celui-ci devenant un nouveau dépositaire reproduisant aujourd'hui, ici, ce qui s'est passé hier, ailleurs, entre les deux femmes. Quand cela est fait, ils s'en retireront sur la pointe des pieds, tirant la porte derrière eux naturellement.

Théâtre online – Stéphanie Richard mars 2010

À mains nues

Entre 1938 et 1962, Lydia Tchoukovskaïa tient un journal qui relate son histoire d'amitié et son combat pour la liberté qui l'unissent à Anna Akhmatova, grande poétesse russe. Isabelle Lafon retrace le parcours de ces deux femmes engagées et brillantes. Un régal d'intelligence, de finesse et d'humanité.

Une table, des livres pêle-mêle et deux femmes à la présence intense. Journal d'une autre prend naissance au cœur des purges staliniennes et s'achève en 1962 à la publication de Requiem, poème d'Anna dédié aux victimes du stalinisme, conservé jusque-là dans les profondeurs de la mémoire de Lydia, l'amie fidèle qui apprenait par cœur ces poèmes avant qu'ils ne soient brûlés. De la poésie vitale qui, en quelque sorte, ne pouvait exister qu'en se cachant dans les recoins d'un cerveau bienveillant. L'idée est poignante !

Les deux femmes se rencontrent donc en 1938 pour « affaires » : comprendre pour chercher ensemble à faire libérer le mari de l'une et le fils de l'autre. Ainsi naît une amitié indéfectible, qui ose braver la dictature qui enjoint à la population de ne plus penser par elle-même, mais selon l'idéologie régnante. Et c'est ainsi qu'elles se battent à coups de mots chuchotés, de mots ravalés, de mots écrits par Lydia, malgré le danger omniprésent, pour ancrer à jamais leur histoire. Elles se lancent des dates comme à un quiz : qu'a-t-on vécu le 12 mai 40 – le 30 novembre 42 ou en 1966 ? Ah oui, en 1966, Anna meurt..

Mais cette parole vient aussi alimenter un échange d'une grande richesse sur les affres de la création. Comment faire pour que chaque mot soit à sa place ? Le poète travaille

avec les mêmes mots que ceux avec lesquels on s'invite à prendre le thé, déclare Anna qui n'est pas dénuée d'humour.

Les deux interprètes, Isabelle Lafon et Johanna Korthals Altes sont sublimes et Isabelle Lafon a une propension à investir entièrement son personnage, qui est absolument troublante et n'est pas sans rappeler la performance d'actrice qu'elle avait réalisée lors de la création d'Igishanga, où elle incarnait de manière stupéfiante des victimes du génocide rwandais. Tout ici est délicatesse : la pudeur, la gêne, les doutes, les colères rentrées ou les douleurs fugaces qui les traversent. Elles concluent par un salut du bout de la tête, sur le pas d'une porte, humble et profond...



La Terrasse – avril 2010 – Véronique Hotte

Grâce aux *Notes sur Anna Akhmatova* de Lydia Tchoukovskaïa, Isabelle Lafon pénètre les méandres d'une correspondance clandestine entre deux résistantes au stalinisme, l'une journaliste l'autre poétesse de l'âme russe.

Émotion et retenue, le spectacle *Journal d'une autre* foisonne d'informations et de détails concrets qui en disent long sur les agissements zélés des politiques à une époque précise (1938-1962) de crimes, soupçons et délations. Staline, Jdanov et consorts, exécutants d'une Terreur institutionnalisée, font de leurs concitoyens, intellectuels ou non, dissidents ou non, des Ennemis du Peuple. Les dossiers d'hommes exterminés à réhabiliter se compteront par dizaine de millions. La vie quotidienne que relate le journal de Lydia Tchoukovskaïa sur ses visites à Anna Akhmatova dévoile à grands pans l'horreur tragique des purges. La jeune Lydia, fille de l'écrivain Tchoukovski, est allée chez son aînée pour « affaires » car son mari a été arrêté lors d'une perquisition; Lydia ne le reverra plus. Quant à Akhmatova, son troisième mari est mort en déportation et son fils est prisonnier en Sibérie. Dans le désespoir, Akhmatova écrit et se bat. Le public monte dans son appartement de Leningrad - la salle bleue du premier étage du Paris-Villette, plancher de bois et murs nus, cheminées d'époque et vaste miroir, table jonchée de livres, deux ou trois chaises et un projecteur, il n'en faut pas plus pour faire de ce spectacle un moment rare de théâtre. C'est que les deux interlocutrices sont des opposantes de l'intérieur.

La boîte à sorties – février 2010

Tirée des notes codées prises par l'écrivaine Lydia Tchoukovskaïa sur la poétesse Anna Akhmatova durant leurs trente ans d'amitié politique et littéraire, « Le Journal d'une autre » est une pièce intimiste de retour dans la petite salle du théâtre de Paris-Villette.

Mise en scène et jouée par Isabelle Lafon, fantastique et complètement habitée par l'auteur de « Requiem ».

Elles ont vingt ans d'écart et leur amitié commence en 1938, au pire moment des purges stalinienne. C'est l'année où le mari de Lydia Tchoukovskaïa est arrêté et exécuté (ce qu'elle n'apprendra officiellement que longtemps après) et où le fils d'Anna Akhmatova, Lioucha est envoyé en déportation en Sibérie. Les deux femmes se rencontrent pour « affaires », c'est-à-dire pour parler de la situation. Akhmatova qui avait été réhabilitée brièvement pendant la Seconde Guerre, se trouve à nouveau exclue de l'Union des écrivains en 1946. Elle ne sera plus publiée en URSS, alors qu'elle vit à St Petersburg, jusqu'en 1961. Tchoukovskaïa se met alors à apprendre les poèmes d'Akhmatova par cœur, car ceux-ci sont trop dangereux et brûlés une fois écrits. Ainsi, le fameux « requiem » restera uniquement dans la mémoire de la jeune femme de 1938 à 1962.

Absolument habitée par le personnage, la comédienne et metteuse en scène Isabelle Lafon redonne vie à une Anna Akhmatova, politiquement lucide, à la fois et critique vis-à-vis de ses vers et extrêmement egocentrique et sûre d'elle. Et elle fait trembler son audience quand elle cite et récite des vers d'Akhmatova, en Français et en Russe, en décortiquant les phrases du long livre de Tchoukovskaïa pour rendre hommage avec des mots historiquement justes à la poétesse. En face, nouvelle venue, Johanna Kortals Altes incarne avec blancheur et fragilité cette femme intelligente qui a eu l'idée d'écrire un journal intime à propos ... d'une autre. Puisqu' « on ne peut travailler qu'à mains nues » (I. Lafon) sur cette relation de dénuement et de poésie qu'est celle des deux femmes, la petite salle du Théâtre Paris Villette se prête agréablement aux confidences, vers et réflexions sur les pairs comme Maïkovski, Madelstam ou Pasternak. Une table, deux chaises, quelques livres, et un projecteur font l'affaire. Pas de bande-son et pas de grands corps de ballets pour évoquer les âmes sœurs et leurs disparus en train de se construire « un abri de mots » contre l'inévitable réalité soviétique qu'elles ne voient que trop clairement.

Un beau spectacle, qui nous plonge dans l'intimité d'une des plus grandes plumes du 20e siècle, et rend compte du bruit et de la fureur de l'Histoire à travers l'attente et les mots des femmes.

« Et j'ai appris l'affaissement des visages,
la crainte qui sous les paupières danse,
les signes cunéiformes des pages
que dans les joues burine la souffrance ;
les boucles brunes, les boucles dorées
soudain devenir boucles d'argent grises,
faner le sourire aux lèvres soumises,
et dans le rire sec la peur trembler.
Et ma prière n'est pas pour moi seule,
Mais pour tous ceux qui attendaient comme moi
dans la nuit froide et dans la chaleur
sous le mur rouge, sous le mur d'effroi.»

Pariscope – 5 au 11 mai 2010

Coup de cœur

« Journal d'une autre » est à plus d'un titre un spectacle de salut public. Il nous entraîne dans de nombreux chemins : intérieurs, émotionnels et historiques. En 1938, il n'était

pas facile d'être une femme, et encore moins une intellectuelle au « pays des Soviets ». Joseph Staline, le petit père des peuples, a été un des grands monstres produits par le XXe siècle. C'est encore assez proche pour que l'on n'oublie pas cela. Lydia Tchoukovskaïa rencontre la grande poétesse Anna Akhmatova en 1938. Dans son journal, Lydia raconte ses liens avec Akhmatova. Il y a les petites choses quotidiennes, les doutes, la peur, la douleur, la colère, les désespoirs, mais aussi la joie, la réhabilitation. C'est un magnifique document sur cette période noire et douloureuse de l'histoire de l'humanité. Adaptée par Isabelle Lafon qui signe la mise en scène, la théâtralisation de cette œuvre est d'une facture remarquable. L'originalité du dispositif scénique nous transporte dans l'appartement d'Akhmatova. Il y a juste une table, un projecteur. De cette promiscuité naît quelque chose de terriblement émouvant. Nous sommes avec ces deux femmes, dans leur intimité, dans la clandestinité de leur échange interdit par l'Etat. Habitées par la grandeur de ces deux femmes, les comédiennes, Johanna Kortals Altes et Isabelle Lafon, sont prodigieuses. A ne pas manquer.

Marie-Céline Nivière

- Le Journal du Dimanche - 12 Avril 2010

Journal d'une autre ***

La poésie rescapée du silence

Isabelle Lafon met en scène l'amitié de deux femmes aux temps les plus durs de l'Union Soviétique.

Tout se passait alors dans la clandestinité. Quand les hommes, les enfants étaient arrêtés, les femmes luttait pour faire passer des messages, donner des nouvelles. C'est ainsi qu'un beau jour de 1938, Lydia Tchoukovskaïa, dont le mari est emprisonné, se rend chez la poétesse Anna Akhmatova, qui a vu son fils arrêté. Un lien, né de la solidarité, se noue entre les deux femmes. De retour chez elle, Lydia consigne ses rencontres avec Anna dans un journal. Plus tard, quand les poèmes d'Anna ne pourront être publiés, elle les apprendra par cœur, se les remémorant tout au long du chemin: "*De dessous quels décombres j'écris*". ..

Dans une mise en scène fluide et subtile, Isabelle Lafon retrace ces années, dans la proximité de la relation clandestine entretenue par les deux femmes. En toile de fond, les figures de l'époque : Staline, Tchekhov, Pasternak... sont des points de repère. Les visites de Lydia à Anna tiennent à chaque fois du "miracle" tant le danger était grand alors de se rencontrer, Les mots les unissent, les maintiennent en vie. On partage l'intimité de l'espace, du lieu -un salon-, du moment volé, précieux. C'est profond et fin, délicatement interprété par Johanna Kortals Altes et Isabelle Lafon.

Annie Chénieux